

ROMAN



COLLECTION  
Romans  
d'aujourd'hui

# Le calepin de ma tante

fréville



Editions  
Chemins de tr@verse

sur  [Bouquineo.fr](http://Bouquineo.fr)

## *Le calepin de ma tante*

« Quel âge avait-il, ce calepin en faux cuir, écorné, made in Austria, registered design, avec des feuilles à rayures, blanches et grises ? Depuis combien de temps le traînait-elle, d'exils en fuites, de solitudes en renoncements ? Un carnet si fin, avec juste une page par lettre, fût-il augmenté de nombreux feuillets volants, suffisait-il à renfermer toutes les rencontres importantes d'une vie ? »

À la mort de ma tante Didi, la vieille fille de la famille, mon autre tante, Josiane, la forte tête, m'a remis le calepin de Didi en me disant d'appeler tout le monde, et de les inviter à l'enterrement. Elle avait commandé le traiteur pour cent personnes et elle avait peur de gâcher.

« Quoi d'autre d'émouvant, de triste, de beau, dans ce carnet d'outre-tombe ?

Un peu tout, avec quelques perles de poésie :

– à la lettre E : Enfants du monde

– à la lettre G : Gare (sans numéro de téléphone)

– à la page des H : Hector (ami) comme s'il lui avait fallu se souvenir qu'il ne s'agissait pas de l'autre Hector, son ennemi

– aux P : Papillorama, avec le numéro de téléphone

Et puis ces deux noms improbables, pour finir en beauté :

– Zezette Les corbeaux

– Zotil Vladimir. »

## Préface de l'éditeur

Mais qui était vraiment cette tante dont le calepin révèle tant de surprises à son neveu, exécuteur testamentaire amateur qui s'emmêle dans les fils de la vie insoupçonnée de cette – si jeune – vieille fille décédée ?

Après le très beau et très étrange *Figure parmi les morts* (visions intenses, symbiose avec l'esprit volatil des victimes et des survivants à l'instant de l'explosion meurtrière d'Atocha), après le voyage en filiation du terriblement déroutant *Un cas typique de mort subite du nourrisson*, après l'épopée baroque de sa moderne *Genèse de Fit-Ce-Monde*, paradoxale mort d'un monde féérique enivrant l'imaginaire et, dans la même veine, la merveilleuse horreur de *Meurtre au bois dormant*, fréville nous donne à découvrir *Le calepin de sa tante* et nous ravit encore une fois de son humour subtil et de son analyse sans concession de la nature humaine, sans avoir l'air d'y toucher, jamais.

Yves Morvan



fréville

# Le calepin de ma tante

ROMAN

Éditions Chemins de tr@verse

*Contactez l'auteur :*

*freville@chemins-de-traverse.fr*

Cet ouvrage est le premier opus de

## La trilogie familiale

*Le calepin de ma tante*

à paraître :

*Les maîtresses de mon père*

*Le burn-out de ma femme*

*Aux belles âmes envolées, Vivi, Eléonore, Alice.*





lassante, légendaire, confondante, bénéficiait au-delà de son cercle familial à toute une galerie de connaissances, d'amitiés douteuses, un club privé d'assistés qui complétait à merveille son portrait. Elle perfusait de sa gentillesse et de sa compassion universelle cette collection de barges largués dans la jungle post newtonienne – sans oublier son chéquier dont je n'étais pas le seul à profiter.

Pour preuve de son statut hors catégorie, ou plutôt catégorie à elle toute seule, ma tante était la seule personne de la famille affublée d'un surnom, utilisé par tous, et dont les origines s'étaient perdues dans les pensées alzheimerisées de ma grand-mère. On appelait ma tante, de son vrai nom Alice, Didi : étrange, bégayant sobriquet, qui l'accompagna jusqu'à la pierre tombale, même si mon autre tante, Josiane, insista pour l'encadrer de guillemets.

Aimais-je vraiment ma tante ?

Peut-on aimer totalement ceux qu'on ne connaît qu'à moitié ?

Je lui étais attaché. Par quoi, et par quel bout, je ne savais vraiment.

Enfant, je prêtais surtout attention à ses cadeaux réguliers

et conséquents, à Noël, à ma fête, à mon anniversaire et pour la rentrée scolaire. Devenu jeune adulte j'avais continué à la voir régulièrement, y compris en dehors des réunions familiales. Aux cadeaux s'étaient ajoutés nombre de coups de pouce financiers, selon le profil, accidenté, de mon encéphalogramme budgétaire. Je ne m'étais pas montré ingrat, en paroles du moins – ce qui n'est déjà pas si mal.

Secrétaire médicale pendant trente-cinq ans dans le même service hospitalier, à Limoges, on ne lui connaissait aucune passion à part les associations caritatives qui sauvent des petits Africains de la famine et celles qui protègent les sites de nidification des oiseaux migrateurs (mais, bizarrement, de préférence en Europe). Sa vie sentimentale s'était limitée, au dire de ses sœurs, à un apprenti plombier fréquenté dans les années 50 et réprouvé aussitôt par mes grands-parents, lesquels entendaient perpétuer une lignée d'universitaires. Je me souviens qu'à son enterrement nous nous demandions tous si elle était encore vierge à sa mort, mais, vérification faite – auprès de mes cousins –, personne n'avait osé lui poser la question pendant sa maladie.

Quelques mois après sa retraite, elle avait stupéfait tout son monde en partant à Lambaréné plusieurs semaines, avec

une ONG touristique pour personnes âgées. Elle y avait, avec d'autres vieilles filles sans doute, construit de ses blanches mains qui ne savaient que tricoter, une école primaire, en parpaings. Le fait de confier cette tâche manuelle et physique à une sexagénaire fraîchement débarquée sous se soleil équatorial m'avait laissé perplexe, mais elle y avait trouvé son bonheur, et à son retour avait parlé de son rêve enfin accompli de visiter les terres du docteur Schweitzer. Elle n'avait ensuite quasiment plus jamais quitté son canton de résidence.

Parmi tous ses neveux et nièces j'étais, par hasard, celui qui habitait le plus près de chez elle. Mes frères et sœurs et cousins étaient partis trouver du travail loin du Limousin, j'avais persévéré dans le chômage à Aubusson. Nous nous rencontrions assez régulièrement pour des déjeuners en terrain neutre, pendant lesquels on ne se disait à peu près rien, mais de façon équilibrée et agréable, voire avec une certaine connivence. J'étais convaincu de toute façon que rien de son existence n'aurait été passionnant à écouter, et, respectivement, que rien de ce que j'aurais pu lui dire n'aurait eu l'heur de l'intéresser. Les nouvelles des uns et des autres, vagues ou dépassées puisque Didi n'aimait pas le

téléphone et soutenait mordicus que les e-mails étaient tous relus par la CIA, la description de nos assiettes et des considérations politico-climatiques modérées (car personne n'aurait pu attribuer avec certitude à Didi une opinion tranchée sur quelque sujet que ce soit) suffisaient à remplir la petite heure que duraient nos entrevues (café gourmand non compris).

Cette tranquillité bonhomme contrastait avec les effusions sentimentales de chaque au revoir, qui la voyait inmanquablement m'êtreindre avec excès et répéter à quel point elle m'aimait, moi et tous ses neveux et nièces, autant que si nous étions ses *propres* enfants, et à quel point elle avait de la chance de nous avoir et de si bien s'entendre avec nous. Je l'avais d'ailleurs entendue faire la même remarque au sujet de chacune des petites amies auxquelles je l'avais présentée (un peu comme je leur aurais fait visiter mon club de fitness) : *elle est tellement bien cette fille, et puis on s'entend tellement bien, j'ai vraiment de la chance qu'on s'entende aussi bien.*

Elle n'ajoutait rien sur l'avenir, des souhaits que ça dure, des attentes de mariage, avec une tolérance telle qu'elle ressemblait parfois à de l'indifférence. Elle recommençait

pareil avec la suivante, sans un mot pour la précédente, mais tellement contente de leur bonne entente, porteuse d'espoir, de joie, validant l'essence de leurs deux êtres, que sais-je encore.

Enfant, j'avais vécu dans l'angoisse de la bise finale, appuyée, moustachue et mouillée, délivrée par Didi au moment des séparations. Mais, endurci par mon service militaire, je l'affrontais maintenant avec sérénité, un mouchoir prêt à éponger la salive dès qu'elle aurait le dos tourné.

J'évitais néanmoins de me rendre chez elle : je pouvais supporter le bordel ambiant et la saleté générale, mais pas le récit de l'historique associé à chacune de ses plantes grasses, bouture d'untel et cadeau de l'autre voisine. J'évitais également de l'inviter chez moi, car une fois installée dans le canapé avec son tricot, sans rendez-vous prévu avant ses prochaines courses au Franprix, ma tante, mine de rien mais réclamant quand même régulièrement des Tucs et un fond de Martini, devenait la reine de l'incruste.

Appréciais-je nos rendez-vous ? Autant qu'on peut apprécier une contrainte familiale, fût-elle auto-imposée. Signe tangible de notre proximité pas totalement

superficielle, quand j'y repense, je connaissais son numéro de téléphone par cœur, et je savais que la meilleure façon de l'atteindre était de laisser deux mots sur son répondeur (dont le message d'accueil était celui du fabricant, chinois, puisqu'elle n'avait jamais pris la peine de le réenregistrer) avant de rappeler immédiatement.

La nouvelle de son cancer du sein provoqua une émotion légitime dans la famille, à laquelle je pris ma juste part.

Une de mes premières questions, lorsque mon autre tante, Josiane, m'en informa, fut :

– Grand-mère Janine aussi avait eu un cancer du sein, non ?

À quoi Josiane répondit avec une froideur qui me surprit :

– Oui, Didi a toujours tout voulu faire comme sa mère.

Elle ajouta tout aussi durement.

– C'est bien la première fois qu'elle réussit !

La guerre pour la mémoire de ma tante était déclarée, avant même la première séance de chimio.